

Lettres d'Henri Baudrillart à Arthur Mangin

1

29 avril 1864

Mon cher collaborateur,

On ne peut pas être plus aimable ; votre compte-rendu de ma leçon est des plus flatteur et des plus encourageants. Il est en outre très bien fait. Mille affectueux remerciements de votre dévoué

Henri Baudrillart

2

16 mars 1868

Cher monsieur,

Mon entrée au *Constitutionnel* n'est pas encore un fait accompli et avant de prendre un parti sur la composition de la rédaction j'aurai à étudier le terrain et à me décider selon les besoins du journal. La rédaction scientifique est faite et bien faite par M. de Parville. Y aura-t-il moyen à côté de donner place à une autre branche de rédaction scientifique ? C'est ce que j'ignore, et ce que je ne pourrai constater que plus tard. J'aurai à tenir compte et des fonctions prises et de l'étendue de mon budget de réfaction. En tout cas cette question ne peut être résolue qu'après plusieurs autres. Lorsque je serai installé au *Constitutionnel*, je vous y recevrai avec grand plaisir de 1 heure à 4 heures tous les jours.

Croyez à tous mes sentiments distingués et dévoués.

H. Baudrillart

3

Bellevue sous Meudon

3 mars 1878

Mon cher collègue,

Je vous serais très obligé dans votre compte-rendu de ma dernière lecture d'indiquer seulement en quelques mots ce que j'ai dit du journal manuscrit du sire de Gouberville. Mon intention est de faire de l'étude à peine ébauchée de cette curieuse publication le sujet d'une étude pour la *Revue des Deux mondes*. Or, lorsque j'ai donné à la *Revue* une étude sur le luxe dans ses rapports avec les formes de gouvernement, il s'est trouvé de bonnes âmes pour venir dire après l'insertion du morceau que ce n'était que du réchauffé du *Journal officiel*. Je vous prierais d'atténuer ce petit inconvénient d'une publicité d'ailleurs si précieuse en vous bornant à une courte mention de l'intéressant manuscrit de Valognes.

Je saisis cette occasion, mon cher collègue, pour vous renouveler l'expression de vive reconnaissance. Vos comptes-rendus, très bienveillants pour moi, ont un degré de soin et de fidélité bien rare. Je ne cesserai de dire et de répéter ce que j'en pense. Il faut beaucoup savoir et avoir soi-même une grande habitude d'écrire pour arriver à des résumés si exacts et si bien présentés.

Je vous serre la main et vous prie de croire à mes sentiments affectueux et dévoués.

H. Baudrillart

4

Bellevue, 19 janvier 1879

Mon cher confrère,

Il s'est glissé une petite erreur dans ma lecture d'hier. La grande enquête agricole de 1866 est dite à tort avoir été poursuivie devant le Conseil d'État. Elle a été faite au Ministère de l'agriculture et du commerce. Il y avait parmi les membres de la commission à laquelle je fais allusion des conseillers d'État, mais aussi des députés, des sénateurs, des personnalités de diverses provenances.

Je ne sais si ce que je dis de l'instruction primaire *supérieure* exprime ma pensée avec une clarté suffisante sur le point suivant. Je dis que la loi n'a pas été exécutée quant à la création de ces établissements si désirables : j'entends la loi de 1833 qui décrétait ce degré supérieur ; la loi de 1850 au contraire n'établit qu'un degré, le degré primaire, ce qui est assez singulier ; car enfin les écoles Turgot font bien de l'instruction primaire au degré supérieur.

Troisième scrupule : j'ai l'air de me moquer un peu de l'existence de professeurs d'agriculture dans les grandes villes. Ce n'est pas ma pensée. Il est très bon qu'il y ait là des professeurs théoriques. L'horticulture peut d'ailleurs figurer dans les villes avec avantage. Mais je voudrais un enseignement régional plus complet et surtout des établissements modèles, des fermes écoles.

On a cessé pour mes étrennes de m'envoyer *l'Économiste français*. Je le regrette.

Votre bien dévoué,

H. Baudrillart

5

Bellevue, 29 mars 1880

Mon cher confrère,

Vous êtes en possession des deux derniers volumes de l'Histoire du luxe. Oserai-je espérer que vous voudrez bien en rendre compte comme des précédents dans *l'Économiste français* ? Je vous serais bien obligé d'en parler à M. Paul Leroy-Beaulieu. *Entre nous* j'aime mieux ne pas le lui demander moi-même. Je me suis effacé devant sa candidature au Collège de France, et il m'en a remercié par lettre et visite. Je ne voudrais pas avoir l'air de lui en réclamer le prix par une demande directe, mais il admettra volontiers un article faisant suite au premier, si vous êtes en disposition de le faire, ce que je désire et demande à votre obligeance, je ne le cache pas, sauf obstacles.

Votre bien dévoué confrère

H. Baudrillart.

6

Bellevue, 17 avril 1880

Je ne puis trop vous remercier, mon cher confrère, de votre article si excellent en lui-même et si bienveillant pour moi. Je vous rends en sympathie ce qu'il a de trop bienveillant même, et je fais la part entre ce que peut mériter un travail comme le mien et ce qu'y ajoute une affectueuse partialité. Du moins après vous avoir lu le public ne pourra méconnaître ce qu'il y a là de consciencieux efforts et de recherches dignes d'attention. Quant à vos critiques, qui ajoutent à la valeur de vos approbations, je n'ai pas à les discuter, et j'en comprends quelques-unes. Je ferais mes réserves seulement sur le passage de Chateaubriand que je n'accepterai pas à la lettre, mais qui a bien du vrai. Lorsqu'il dit que l'individu n'a jamais tant vécu, il ne le prend pas dans le sens de la longueur de la vie, mais de son intensité, et cela peut se justifier, je crois, pour les seigneurs et les grands bourgeois. Ceux qui vivaient par l'âme et la pensée en vivaient beaucoup, et ne souffraient pas de notre scepticisme. Ils avaient la foi et l'espérance dans l'au-delà. Les conquêtes civiles et terrestres passionnaient aussi beaucoup nos aïeux des XIII^e, XIV^e, XV^e siècle, auxquels s'appliquent les lignes de Chateaubriand plus qu'à ceux de l'an mil auxquels vous faites allusion. Vous annoncez une discussion théorique ; ne parlerez-vous pas de la partie historique relative à Louis XIV, au XVIII^e siècle, à la Révolution, étudiée avec un soin nouveau ?

Je vous serre la main et suis heureux de me dire

Votre très reconnaissant confrère

H. Baudrillart.

Bellevue sous Meudon
24 avril 1880

Mon cher confrère,

Je vous remercie de cet article comme des autres, et les dissentiments rarement profonds que vous accusez sur quelques points ne font que donner plus de poids à vos éloges. Bien des personnes ont trouvé sévères mes jugements historiques que vous trouvez trop indulgents, et il est difficile de marquer le degré exact de la justesse et de la justice. Mais je crois qu'en histoire il faut viser à être équitable, ce qui n'est pas la même chose que la justice absolue et rigoureuse, et beaucoup tenir compte du temps. Quant aux encouragements et subventions, je crois avec vous qu'il y a terriblement à dire et à redire, mais je persiste à défendre les musées, les établissements comme l'Opéra et le Théâtre français. Sans l'Opéra que de chefs-d'œuvre manqueraient à l'appel faute de moyens d'exécution ! Sans le Théâtre français, quel défaut de tradition et de perfection dans les œuvres les plus grandes et les plus distinguées ! Une telle perfection tient à l'art dont je ne désintéresse pas l'État au même degré que vous, me plaçant ici avec mesure sur le terrain commun à Louis XIV et à la Révolution. Quant au luxe privé, je crois notre accord complet.

Lorsque vous rendrez compte de ma lecture dans l'*Officiel*, n'insistez pas tout à fait autant que j'ai fait sur les troupeaux de mouton dans l'Aisne. Henri Martin avec qui je viens de causer et qui est de ce département me dit que le déchet est réel et il l'attribue — à tort ou à raison — à la concurrence étrangère.

Mille amitiés et remerciements.

H. Baudrillart

Bellevue, 15 juin 1885

Mon cher confrère,

Je n'aurai pas le plaisir de vous voir samedi à l'Institut, parce que je serai reparti en voyage. Je tiens donc à vous recommander mon volume sur les populations agricoles. L'éditeur a pensé que la réunion de plusieurs provinces en un volume intéresserait un public plus nombreux. De là cette réunion de deux provinces de première importance, la Normandie et la Bretagne dans un même livre qui dans ma pensée et dans mon espérance ouvre toute une série. Mais cette espérance ne sera réalisée que si le succès ne se borne pas à un succès moral, et que si le livre se vend. J'ai donc besoin de l'appui de la publicité et d'une publicité qui montre

l'utilité, le caractère instructif et spécial du livre, outre l'intérêt plus général qu'il peut offrir. Voilà pourquoi j'ose encore m'adresser à vous qui joignez à d'autres mérites celui de parler des livres avec une précision dont la critique se dispense trop aujourd'hui. En un mot je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez faire dans *l'Économiste français* un article qui crée sinon une *great attraction*, du moins une certaine *attraction* pour ceux qui achètent les livres. Celui-là ne me rapportera jamais un sol, mais je serais très marri si l'éditeur ne rentrant pas dans ses frais cessait une publication à laquelle j'attache et s'attache une véritable importance.

Excusez-moi encore une fois et croyez à mes sentiments d'affectueux dévouement.

H. Baudrillart

9

Bellevue, 21 septembre 1885

Mon cher confrère,

Votre rédaction était loin d'être défectueuse, mais elle accusait un peu trop ma pensée au commencement et pas tout à fait assez à la fin. Le mot *rente* au sens économique est d'ailleurs si obscur pour les lecteurs ordinaires que je crois réellement utile la reproduction des paroles que je me souviens à peu près d'avoir prononcé. J'espère que le *Journal officiel* ne murmurerait pas trop de cet ajout.

Mille amitiés,

H. Baudrillart

10

Paris, 28 novembre 1886

Mon cher confrère,

Voici la lettre que je reçois de M. Fousseret, secrétaire de la rédaction du *Journal des Débats*. Elle contient un refus qui ne vous sera pas très agréable et qui ne me l'est pas non plus, d'autant que j'avais pris soin de motiver le désir que j'avais de parler de votre livre ; mais on semble persister à croire que ce serait *bis in idem*. Je regrette bien sincèrement que ma bonne volonté se trouve ainsi neutralisée par cette fin de non-recevoir.

Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments bien dévoués.

H. Baudrillart

P. S. J'ai regretté de ne pas vous voir hier à l'Académie où mon fils faisait une lecture au sujet d'une découverte vraiment importante pour l'histoire qu'il a faite aux archives de Alcava de Henanès en Espagne, lecture qui a été amour-propre paternel à part, extrêmement appréciée. Je crains que ce ne soit cette vilaine goutte qui vous ait forcé à vous absenter.

11

Bellevue (Seine et Oise)

19 juillet 1889

Mon cher confrère,

Je n'ai pas trouvé hier *l'Économiste* rue de Tournon, mais un de mes neveux qui y est abonné me l'a apporté hier soit, étant mon voisin à Bellevue. J'ai donc pu le lire et je tiens à vous remercier sans retard. Vous rattachez non sans raison ces études à une application de la méthode historique dont j'ai déjà fait une première application étendue dans mon Histoire du Luxe qui prend la société par le haut bout tandis que ces études le prennent par la base. J'attends naturellement avec impatience ce que vous direz du travail sur la Bretagne.

Je serais aussi bien satisfait de voir votre analyse de ce que M. Geffroy a bien voulu dire de très obligeant, m'assure-t-on, sur ce grand effort de recherche et sur les qualités qu'il trouve au livre. Vous seriez très aimable de m'adresser à Bellevue le numéro du *Journal officiel* que je vous restituerais samedi. En attendant laissez-moi joindre mes félicitations à mes remerciements sur un travail si consciencieusement et si bien fait. Je ne sais si je vous ai assez dit combien j'apprécie vos études publiées dans *l'Économiste français*, sur lesquelles j'ai la chance de tomber de temps à autre.

Encore une fois croyez, cher confrère, à ma gratitude et à mes sentiments affectueusement dévoués.

H. Baudrillart